

— Il faudra que nous achetions cette maison dès que nous le pourons, dit Marthe. Pensez donc, Edouard, comme je serai bien ici pendant les grandes chaleurs ! Avec des livres amusants et mon piano, je ne m'en nuierai pas, je crois.

— Ce serait seulement un peu loin de mon bureau, reprit Edouard en riant.

— Vous vous y habitueriez : les hommes peuvent bien supporter la fatigue.

— Je supporterais bien autre chose pour vous savoir contente, répondit-il avec tendresse.

— Quelles belles phrases vous faites ! dit-elle d'un air un peu ironique ; moi je ne saurais pas.

En effet, elle n'avait jamais de ces élans qui s'échappent d'un cœur trop plein.

Était-ce froideur ou retenue ? Edouard ne pouvait s'empêcher de s'en faire parfois la question.

Qu'il eût souffert s'il avait pu se douter que la jeune fille envisageait son mariage avec lui comme un moyen plus prompt de se soustraire à la vie qu'elle menait ; d'avoir une maison à elle qui serait gouvernée à sa guise ; d'échapper à la dure nécessité de rester avec sa tante, qui la blessait sans cesse par des allusions humiliantes pour son orgueil ! La veuve ne pouvait lui pardonner les airs dédaigneux qu'elle prenait souvent et son indépendance de caractère. Marthe n'avait voulu se soumettre à aucun de ses conseils : aussi les deux femmes ne s'aimaient guère. En épousant Edouard, Marthe échangeait une position intolérable suivant elle, pour une modeste, il est vrai, mais qui tendait à s'améliorer. Son cousin était courageux et dévoué, il serait son esclave soumis, et puis il l'aimait tant ! ne devait-elle pas l'aimer aussi ?

L'affection si désintéressée d'Edouard n'avait pu éveiller chez elle d'autres sentiments.

Le mariage une fois décidé, il fallut s'occuper des préparatifs. Jamais Edouard ne put obtenir de sa mère de l'y aider.

— Tu n'auras pas à me reprocher, plus tard, d'avoir été pour quelque chose dans le malheur que tu te prépares, lui disait-elle. Tu es d'âge à savoir te conduire ; mais c'est tout. Si seulement je voyais ta future être un peu reconnaissante de ce que tu fais pour elle ! il n'y faut pas songer. Ce qui me console un peu dans ton mariage, c'est que je ne l'aurai plus avec moi. Je ne sais vraiment pas comment tu peux aimer une femme qui est si mal pour ta mère.

— C'est la seule chose que je lui aie jamais reprochée, répondit Edouard. Mais si elle ne vous aime pas, est-ce tout à fait sa faute ? Il faut avouer que vous n'avez jamais beaucoup cherché à lui être agréable.

— Et il ferait beau de voir que j'aie, comme toi, me mettre à ses ordres ! J'aurais peut-être dû me faire sa servante !

— Non pas sa servante, mais peut-être auriez-vous pu lui montrer moins ouvertement qu'elle vous était à charge. Sa fierté a dû en souffrir.

— Elle a de quoi être fière vraiment ! une fille qui n'a pas un rouge liard à apporter à son mari.

— C'est là ce que vous ne pouvez lui pardonner ?

— Oui certes. Elle n'a pas le droit de venir jouir de ce que nous avons amassé avec tant de peine, et encore elle nous méprise parce que nous l'avons gagné nous-mêmes.

— Ah ! mère, comme vous êtes dure pour elle ! dit Edouard d'un ton d'affectueux reproche.

— Mais je vois si bien dans ses yeux qu'elle croit nous faire beaucoup d'honneur. Et toi, pauvre niais, tu ne t'en aperçois pas. Un jour peut-être tu reconnaîtras que j'ai raison. Alors tu ne viendras pas t'en plaindre à moi ; je t'ai bien averti.

Edouard ne répondit rien : il savait que toutes ses paroles ne serviraient qu'à irriter sa mère.

Les préparatifs se faisaient très-modestement. Le jeune ménage devait aller habiter un petit appartement bien exigü dans la ville haute. Le soir on calculait la somme que l'on pouvait dépenser raisonnablement.

Edouard aurait voulu pouvoir agir plus grandement ; il souffrait quand un léger soupir de Marthe lui indiquait qu'elle n'était pas contente.

Un matin, le facteur apporta une lettre à Edouard. En la lisant il jeta un cri de surprise.

On lui écrivait qu'il était héritier de son oncle, mort à la Nouvelle-Orléans. Le notaire qui lui faisait cette communication, l'engageait à venir lui-même pour veiller à ses intérêts, la succession étant assez embrouillée.

Il courut chez Marthe, et, tout tremblant, lui annonça cette nouvelle.

DOROTHÉE DE BODEN.

(A continuer.)

Dans le numéro du 15 mars, qui paraîtra bientôt, nous publierons une notice biographique assez détaillée sur le Révérend Messire Dominique Granet, V. G. et Supérieur du Séminaire de St. Sulpice de Montréal.

— Nous accusons réception du *Rapport des Commissaires du service postal par chemin de fer*, et nous remercions bien qui de droit.

ERRATA.—Dans l'article second sur la neige, p. 61, 1ère colonne, au lieu de *attitude* (dans le titre), lisez *altitude*.

Cette profondeur... dépasse toujours deux pieds et devient souvent plus considérable (6e alinéa), lisez et devient souvent *beaucoup* plus considérable.

2e colonne, *M. de Souvigny* (2e alinéa), lisez *M. de Louvigny*.

Nous n'insisterons *que* (4e alinéa), lisez nous n'insisterons *pas* ; *ressentir* (5e alinéa), lisez *pressentir* ; *l'attitude* (6e alinéa), lisez *l'altitude*.

*Je viens de traverser* (10e alinéa), lisez *je venais de traverser*.

Page 62, sur proportion (10e lignes), lisez *aux* proportions ; et le soleil (19e ligne), lisez *car* le soleil.

Le général *Cuvignac* (dernier alinéa), lisez *Cavagnac* ; et la fête de la dédicace (dernière ligne), lisez et la fête de *sa* dédicace.

Dans le 3ème articles sur les Grands Papes.

Page 59, au lieu de les *Bombares*, lisez les *barbares*.

Page 60, au lieu de Saint Jean *avait été* descendu dans la tombe, lisez Saint Jean *était* descendu dans la tombe.